

LAJEUNESSE, Marcel, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Fides, 1982, 278 p. 13,95 \$.

Claude Galarneau

Volume 37, numéro 4, mars 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304215ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304215ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Galarneau, C. (1984). Compte rendu de [LAJEUNESSE, Marcel, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*. Montréal, Fides, 1982, 278 p. 13,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(4), 618–619.  
<https://doi.org/10.7202/304215ar>

LAJEUNESSE, Marcel, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Fides, 1982, 278 p. 13.95\$.

Si la culture populaire a déjà suscité de nombreux ouvrages, nous les devons au labeur diligent des folkloristes et des ethnographes. Les travaux sur l'histoire de la culture savante ont été plus lents à donner des résultats. Ils exigent de longues recherches et des analyses élaborées qui semblent moins attirer les spécialistes. Marcel Lajeunesse, dont le livre s'inscrit dans le second courant, s'est proposé de «cerner le francophone montréalais dans sa quête de lecture et d'activités culturelles», en touchant par le même propos à l'histoire des Sulpiciens, à celle des bibliothèques paroissiales et des associations volontaires de Montréal.

Après avoir rappelé l'échec politique de 1837-1838 et la défaite des leaders laïques dont on n'a pas encore bien évalué les conséquences sur la collectivité canadienne, l'auteur s'attache, dans le premier chapitre, à l'étude de la bibliothèque paroissiale de Montréal. Les Sulpiciens en ont pris le modèle en France et c'était essentiellement une bibliothèque de «bons livres», c'est-à-dire inoffensifs envers la religion et la morale, pour donner à lire aux populations, aux classes populaires, et contrer la circulation des mauvais livres. Ce mouvement s'était d'ailleurs établi d'abord à Québec, à la paroisse Notre-Dame en 1842, ce que l'auteur ne signale pas et que l'on ignore généralement. Les Sulpiciens ont ouvert la leur en 1844, et Mgr Bourget va préconiser la création de ces bibliothèques partout. Et ce fut dès le départ la lutte de Bourget contre les bibliothèques des instituts canadiens, celui de Montréal d'abord et des autres créés en province ensuite, sociétés volontaires dont on connaît au moins le nombre dans la région de Montréal, grâce aux travaux de Yvan

Lamonde. M. Lajeunesse poursuit son analyse de la bibliothèque et de son évolution aux chapitres six, sept et huit, faisant en cours de route une étude sommaire des catalogues de 1845, 1862, 1898 et 1904. Il ajoute à la fin une comparaison des quatre catalogues, dont il a divisé le contenu en onze catégories. Ce qui est fort intéressant mais un peu décevant, puisque nous ignorons si ces catégories sont celles des catalogues ou le fruit des regroupements de l'auteur. Les cinq grandes catégories de la Bibliothèque royale de France au XVIII<sup>e</sup> siècle sont pourtant connues depuis 1965, grâce à F. Furet et D. Roche. L'emploi de cette classification aurait permis des comparaisons avec d'autres bibliothèques.

Les autres chapitres sont consacrés aux associations nées dans la bibliothèque, pour encadrer solidement la jeunesse catholique francophone de la ville, surtout les anciens des collèges classiques devenus étudiants en médecine ou en droit. Il fallait les enlever à l'Institut canadien. Ce furent successivement le Cabinet de lecture, le Cercle littéraire et le Cercle Ville-Marie, sociétés de discussions et de conférences. M. Lajeunesse montre leur évolution, toujours sous la gouverne d'un Sulpicien, français ou canadien suivant les années.

Nous sommes renseignés encore sur le sujet des conférences, sur les membres des cercles et leur profession, sur les articles de l'*Écho du Cabinet de lecture* et sur ses abonnés. Le tout se termine par la création de la bibliothèque Saint-Sulpice au début du XX<sup>e</sup> siècle, qui allait devenir en 1968 la Bibliothèque nationale. Ce dernier chapitre rappelle le combat navrant de Mgr Bruchési contre la création d'une bibliothèque publique à Montréal, combat contre les «poisons» des mauvais livres alors que les populations n'ont rien à lire.

C'est une étude importante sur la culture de l'élite catholique, dont la lecture n'a parfois rien de très réjouissant. La faute n'en est pas à l'auteur, mais bien au caractère gris et terne de la culture savante montréalaise de ce second XIX<sup>e</sup> siècle, dominé par le souci essentiellement répressif du clergé dans le domaine intellectuel. Il s'agit bien de l'oeuvre culturelle des Sulpiciens, mais pour les membres des classes dirigeantes seulement et non pour ceux des classes inférieures, comme le proclamait Monsieur Nercam en 1859.

Département d'histoire  
Université Laval

CLAUDE GALARNEAU